

LA DÉDICACE DANS L'EMPIRE SYMBOLISTE

Meriem Mehadbi – Élodie Moreau

Introduction

La dédicace, inscription placée en tête d'un texte, est généralement considérée comme un hommage de la part de l'auteur. Elle permet également à celui-ci de légitimer son œuvre si le dédicataire est une personne renommée ou influente.

L'usage de la dédicace est très ancien (on la trouve notamment chez Horace, qui adressa à Mécène la première de ses odes). Sa forme classique est une « épître élogieuse » où le poète vante les mérites du seigneur dont il veut obtenir la protection et les subsides. Depuis son apparition, la dédicace a fait l'objet de fortes critiques, vue par certains comme un outil hypocrite et intéressé plus que comme un moyen de rendre un hommage. Agrippa d'Aubigné critique cette démarche, comme représentant parfois un moyen abusif de faire vendre des œuvres en les rendant populaires grâce à leurs dédicaces.

Autrefois la dédicace était un moyen de rentabiliser l'édition d'un livre. En effet, on lui fixait un prix, c'est-à-dire que les éloges placés au sein des dédicaces étaient en réalité payées. Mais cette pratique évolua : en effet, depuis la Révolution Française, par l'abolition de l'obédience de l'artiste au pouvoir monarchique, un nouveau statut de la dédicace apparaît. Ce qui tend à disparaître au XIX^{ème} siècle est sa fonction économique et sa forme développée d'épître élogieuse. Ainsi, on aboutit à la forme moderne de la simple « mention de dédicace » : la pratique se perpétue, mais aucun code social ne vient plus fixer la signification de la dédicace. C'est à l'œuvre de construire le sens social et littéraire : ce n'est plus la réalité extra-littéraire qui définit le rapport de l'auteur au dédicataire, c'est au contraire l'auteur qui institue, par la mention d'une dédicace un rapport entre l'œuvre et la réalité extra-littéraire. Cet aspect est d'autant plus pertinent dans notre étude sur la poésie symboliste que les œuvres peuvent être difficiles d'accès : la dédicace serait alors une piste de lecture possible pour un lecteur non initié à cet esprit. Le courant symboliste ne présentant pas une doctrine unique, plusieurs auteurs proposent différentes visions et caractéristiques pour cette esthétique littéraire, d'où la difficulté d'interprétation qui en découle pour nous, lecteurs. L'analyse de la dédicace semble donc essentielle à la compréhension du poème symboliste.

Selon les symbolistes, l'univers dans lequel nous vivons est construit de symboles et de représentations. La poésie se caractérise par une préférence accordée à l'image et au symbole, par la suggestion de la réalité et des représentations ainsi que par l'harmonie de la musique et des couleurs. Dans cette poésie parfois inaccessible - car

le monde symboliste est hermétique - la dédicace peut apparaître comme une piste conduisant vers l'interprétation du poème. Elle est peut être également un hommage à d'illustres auteurs parnassiens, décadents ou symbolistes. Elle souligne chez certains auteurs une référence dans le choix du thème ou du style. Dans l'univers poétique, chaque mot est essentiel, et la dédicace a donc son importance. C'est pourquoi nous nous interrogerons sur le rôle et du statut de la dédicace dans les six poèmes que nous avons choisis.

Le poème « L'Île » d'Henri de Régnier, dédicacé à Mallarmé, rend hommage à celui que les symbolistes considèrent comme leur maître. Ce poème théâtralise la vision d'une île irréaliste par son idéalisation et peut représenter le rêve de refuge éthéré de tout poète. Sa dédicace à Mallarmé est un hommage tout à fait remarquable et pertinent puisqu'il donne la possibilité au lecteur de comprendre ce poème en référence aux thèmes mallarméens : sous la forme d'un sonnet traditionnel, les thèmes du voyage, du refus immédiat du réel, l'appel du large et de l'idéal semblent être rappelés dans ce poème. C'est surtout l'esthétique mallarméenne qui est ici illustrée : la volonté de créer une poésie complètement séparée du réel, se créant son propre univers. Seuls l'artifice et le rêve donnent accès à la Beauté. Dans une lettre à son ami Henri Cazalis datant de 1863, Mallarmé écrit : « Si le rêve était ainsi défloré, où donc nous sauverions-nous, nous autres malheureux que la Terre dégoûte et qui n'avons que le rêve pour refuge ? ». Henri de Régnier (1864-1936), à l'origine de ce poème, fut un romancier et poète influencé par le symbolisme, admirateur de Mallarmé et fervent participant aux cercles littéraires organisés par ce dernier. La dédicace, dans ce cas précis, peut être considérée comme une revendication d'attachement aux thèmes mallarméens. Dans tous les cas, elle invite ici à se référer à Stéphane Mallarmé dans l'analyse et l'interprétation de ce poème.

Quant à « Ballet », de Stuart Merrill, dédicacé au peintre Gustave Moreau, il reprend un épisode de l'Évangile de Mathieu : le fameux mythe de Salomé, source d'inspiration essentielle symboliste, en poésie comme en peinture. Salomé danse devant Hérode, son beau-père et le séduit à tel point qu'il lui promet de lui accorder ce qu'elle désire. Salomé lui ayant répondu, fortement influencée par sa mère Hérodiade, qu'elle souhaite la tête de saint Jean-Baptiste, il la lui apporte donc sur un plateau d'or. Salomé est connue pour être une femme d'une beauté extraordinaire, d'un charme sans limite et dont la danse est hypnotique. Paradoxalement elle est une pécheresse sensuelle pourvue d'un sang-froid quasi diabolique. La figure de Salomé a été reprise par de nombreux auteurs, notamment Heinrich Heine qui développe le mythe, Flaubert dans son conte *Hérodiade*, Mallarmé dans *Hérodiade* mais également Huysmans, dans le chapitre V d'*À rebours*, où il offre une description du tableau de Gustave Moreau : *Salomé dansant devant Hérode*. C'est d'ailleurs à Gustave Moreau que Stuart Merrill dédicace son poème, rendant ainsi hommage à l'artiste et incluant dans ses vers une référence picturale appréciée des symbolistes. La dédicace exprime ici la lecture poétique d'un célèbre tableau de Gustave Moreau.

La dédicace du poème « Évangile » tiré du recueil *Les Griseries* de Jean Lorrain est différente : la figure de Joris-Karl Huysmans est introduite par le terme « selon » : il s'agit d'un évangile esthétique « selon Huysmans ». Cette dédicace rend hommage à l'œuvre de Huysmans *À rebours* qui sert de récit référent aux symbolistes. Jean Lorrain construit son poème à la manière de Huysmans dans *À rebours*, roman dans lequel la figure d'énumération est exploitée puisque le héros, Des Esseintes, fait l'inventaire de ce qu'il admire. On y trouve ainsi tout ce que les poètes exècrent et tout ce à quoi ils aspirent. La référence à Huysmans est prolongée dans le poème lui-même, qui cite plusieurs fois le personnage de Des Esseintes. Jean Lorrain agrmente son poème, à la manière de Huysmans, de conseils que devraient suivre les disciples symbolistes, d'où le titre « Évangile » en référence aux enseignements bibliques. Jean Lorrain, né en 1855 et mort en 1906, fut un écrivain fortement inspiré par les parnassiens, un romancier et chroniqueur, collaborant aux revues *Le Chat noir* ou encore *Le Décadent*. Il fait partie des écrivains scandaleux de la Belle époque : connu pour ses excentricités et ses fréquentations, il est l'auteur d'œuvres sulfureuses représentatives de l'esprit fin de siècle.

« Le Hibou », poème de Marie Krysinska, extrait des *Rythmes pittoresques* (1890), est un poème macabre qui présente la figure d'un oiseau martyrisé, comme l'avait fait Baudelaire dans « L'Albatros », faisant de « l'oiseau des mers » l'allégorie du poète incompris. La dédicace à Maurice Rollinat est un hommage à la poésie de cet auteur, Maurice Rollinat étant caractérisé par sa poésie macabre, une exaltation baudelairienne du mal, la présence de l'horreur et du fantastique, surtout dans sa fameuse œuvre *Les Névroses* (1883), l'un des premiers recueils de poésie décadente. Rollinat est un poète marqué par la présence de la mort dans sa vie : celle de son père très jeune, puis celle de son frère, qui se suicide. S'il est considéré par certains comme un « sous-Baudelaire », son ami Jules Barbey d'Aureville écrira que : « Rollinat pourrait être supérieur à Baudelaire par la sincérité et la profondeur de son diabolisme » et qu'il est un « diable en acier ». Dans les salons littéraires, Rollinat est impressionnant par sa capacité à mettre sa poésie en musique. La musicalité, très présente dans *Le Hibou*, repose notamment sur des figures de style telles que la répétition. Marie Krysinska, quant à elle, commença sa carrière dans la musique en entrant au conservatoire pour finalement se consacrer à la littérature. Seul membre féminin du cercle des « Jemenfoutistes » fréquentant *Le Chat Noir*, elle y accompagne au piano les poèmes déclamés. Elle publie notamment trois recueils de poésie en vers libres, comme l'illustre ce poème dénué de toute structure traditionnelle.

Le poème « Vitrail », de Laurent Tailhade, extrait du recueil *Vitraux* datant de 1892, est dédié à José-Maria de Heredia. Celui-ci est considéré comme le maître du mouvement Parnassien, courant littéraire qui prône « L'Art pour l'Art », c'est-à-dire le culte du travail poétique par l'artiste qui privilégie la perfection formelle. Son unique recueil est *Les Trophées* datant de 1892. Le poème de Tailhade décrit l'ambiance spiritualiste d'une cathédrale à travers un vitrail illuminé par la lumière du soleil, sensation éphémère qui disparaît progressivement avec l'arrivée de la « Nuit ».

Tailhade reprend ici un poème parnassien de Heredia, du même titre, qui expose une sensation de plénitude et d'épanouissement transmise par le vitrail de la cathédrale. De par la dédicace, Tailhade semble assumer son influence parnassienne : forme poétique et notamment schéma de rimes très recherchés, mais tout en revendiquant des idées symbolistes : le contre-pied du dernier vers semble traduire l'illusion de la force spiritualiste, thème tout à fait décadent, tout comme le vocabulaire des couleurs et des pierreries omniprésent, symbole d'artifice. L'hommage est ainsi dépassé dans l'optique pour le poète de mieux présenter sa propre pensée littéraire.

Enfin, *Ruines* de Pierre Quillard représente un cas à part, car il n'est pas dédié à un artiste, mais à un scientifique, Maurice Nicolle. Ce poème décrit une glorieuse cité antique livrée aux Barbares après sa chute. Il présente un paysage de désolation étouffant dans lequel tout espoir semble être une impasse. Le poème peut être considéré comme le récit-définition de la Décadence, la vision noire et pessimiste de l'Histoire de toute une génération. Le tableau négatif de la cité, dépouillée de son prestige religieux, militaire et mythologique, semble être une mise en scène de ce que représente la Décadence. La nature désolatrice l'a emporté et traduit cet état de ruines. Cependant la dédicace représente, paradoxalement, un hommage à la recherche scientifique, donc au « progrès ». Pierre Quillard fut journaliste, auteur symboliste et dramaturge. Anarchiste, dreyfusard, il prend dans ses écrits la défense des peuples opprimés et en particulier celle des Arméniens. Son engagement est ainsi retranscrit dans ses vers : le désir de progrès qui le rattache à Maurice Nicolle, célèbre médecin et grand chercheur, qui a mené des recherches sur le choléra et les maladies bactériennes peut justifier sa dédicace.

Finalement, en analysant la portée de chacune de ces inscriptions pour chacun des poèmes, nous remarquons que l'établissement d'un rapport de correspondance entre deux personnes (celle qui reçoit la dédicace et le poète qui l'écrit) met surtout en avant l'influence positive d'un sujet sur les productions des poètes symbolistes. De manière générale, il s'agit principalement de la reprise d'une manière spécifique d'écrire, d'un thème récurrent exploité par un auteur, voire d'une imitation quelque peu détournée pour une revendication personnelle, une émancipation littéraire. La dédicace à un poète symboliste permet de saisir aisément les justifications de cette allusion, ce qui est plus compliqué lorsque le sujet concerné ne s'inscrit pas dans le domaine littéraire ; c'est le cas de la dédicace à Maurice Nicolle dans le poème « Ruines », qui paraît plus énigmatique et laisse supposer que des liens personnels unissaient l'auteur à son dédicataire. La dédicace tire son importance du fait qu'elle puisse donner sens au poème, et notamment par sa situation dans le poème : placée tout de suite après le titre, elle ne peut qu'attirer l'attention du lecteur qui saisit en tout premier lieu cette information pour développer sa compréhension du poème.

C'est à Mallarmé qu'est dédié ce poème célébrant un Idéal opposé au monde de la réalité. Cet hommage, qui présente une rêverie d'évasion vers une île idéalisée, illustre l'esthétique mallarméenne : une poésie complètement séparée du réel qui se crée son propre univers dans lequel seul le rêve permet d'atteindre la beauté.

L'île

À Stéphane Mallarmé

Avec son chant calmeur qui soulage les âmes
Par l'assoupissement des moroses pensers,
La mer¹ s'en vient mourir en rythmes cadencés,
Berçant de vieux espoirs dont longtemps nous rêvâmes.

Et le désir nous prend de voguer sur les lames²
Au roulis³ vagabond des vaisseaux balancés,
Par des pays brûlants et des climats glacés,
En de frigidés nuits et des midis de flammes,

Pour voir (ô rêve inné soudainement éclos)
Sur cette immensité frissonnante des flots,
Aux confins de la mer brumeuse et matinale,

Surgir à l'horizon s'ouvrant comme un décor⁴
Dans le magique⁵ éclat d'une aube virginale
L'île⁶ des fleurs de pourpre et des feuillages d'or.

Henri de Régnier (1864-1936)

Apaisement (1886)

-
1. Personnification de la mer tout au long du poème avec notamment l'éloge de son chant qui vivifie les vieux rêves d'exploration lointaine et permet l'évasion.
 2. Masse d'eau de mer qui se soulève et retombe.
 3. Mouvement d'oscillation d'un bord sur l'autre que prend un bateau.
 4. Comparaison utilisant un lexique théâtral, preuve de l'irréalisme de la découverte, de l'idéalisation de celle-ci. L'apparition soudaine de l'île est théâtralisée.
 5. Caractérisation qui renforce la forte théâtralité du poème, et le thème du rêve idéalisé.
 6. Unique apparition (après celle du titre) du terme « île », symbole d'exotisme, de paradis en miniature,. Le terme, différé tout le long des deux tercets, est soumis à une logique de retardement, effet théâtral qui provoque un effet d'attente chez le lecteur.

Stuart Merrill rend hommage dans son poème à Gustave Moreau, peintre célèbre pour les représentations qu'il a faites de Salomé. Dans ce poème, la représentation féminine est issue de la Salomé mythique connue pour son faste, ses bijoux, son charme et sa légendaire froideur. L'originalité de ce poème est de mettre en scène une pluralité de Salomés ensorcelantes. Cette pluralité est soulignée par l'abondance des échos de sonorités.

Ballet

À Gustave Moreau

En casques de cristal azur, les baladines⁷,
Dont les pas mesurés aux cordes des kinnors⁸
Tintent sous les tissus de tulle roidis d'or,
Exultent de leurs yeux pâles de paladines⁹.

Toisons fauves sur leurs lèvres incarnadines,
Bras lourds de bracelets barbares, en essors
Tendant vers la lueur lunaire des décors,
Elles murmurent en malveillantes sourdines :

Nous sommes, ô mortels, danseuses du Désir,
Salomés¹⁰ dont les corps tordus par le plaisir
Leurrent vos heurs d'amour vers nos pervers arcanes.

Prosternez-vous avec des hosannas¹¹, ces soirs !
Car, rugissant dans des aurores d'encensoirs,
Sur nos cymbales nous ferons tonner vos crânes.

Stuart Merrill (1863-1914)
Les Fastes (1891)

-
7. Les baladines sont des danseuses de ballet. Le mot « baladines » forme, avec d'autres termes de ce même vers, une assonance en « a ».
 8. Kinnor : lyre hébraïque ancienne, instrument de musique du Roi David. La musicalité est très présente dans le poème, qui peut évoquer un spectacle d'opéra.
 9. Paladines : plus couramment nom masculin qui désigne un chevalier errant du Moyen-Age, en quête d'action et de prouesses.
 10. Le pluriel inattendu du prénom montre le phénomène de réification de ces pâles copies de la Salomé mythologique. Cette pluralité constitue une prise de distance par rapport au tableau de Gustave Moreau qui représente Salomé seule.
 11. Hosannas : crie de joie, chant de triomphe. Cela désigne également une acclamation de la liturgie juive passée dans la liturgie chrétienne.

Le poème de Jean Lorrain rend hommage à l'œuvre de J-K Huysmans : À rebours. Cette œuvre divulgue les codes esthétiques décadents. L'auteur procède à une énumération à la manière de Huysmans.

Évangile¹²

Selon Joris-Karl Huysmans¹³

Des nuances, des demi-teintes :
Évite le cri des couleurs,
Fuis l'éclat des ton querelleurs
Et brutaux ; hors de leur atteinte

Parmi les étoffes éteintes
Et les vieux satins recéleurs¹⁴
D'exquises et vagues pâleurs,
Sois l'émule de Des Esseintes¹⁵.

Éveille en frôlant les velours
D'une frêle main de phtysique
La soyeuse et fine musique
Des reflets délicats et cours

Sois le morne amant des vieux roses
Où l'or verdâtre et l'argent clair
Brodent d'étranges fleurs de chair,
Où s'apâlissent des chloroses.

Mais, avant tout aime et cultive
La gamme adorable des blancs :
Dans leurs frissons calmes et blancs
Dort une ivresse malade.
Leur fausse innocence perverse,
Où, pourpre entre tant de candeurs,
Le rêve d'un bout de sein perce,
Est un poème d'impudeurs !

12. Titre significatif de la démarche de l'auteur : il souhaite ici, comme dans les Évangiles, apporter un enseignement. La référence biblique vient aussi de son goût pour la provocation.

13. Personne qui cherche à imiter, à égaler, à surpasser quelqu'un.

14. Personne qui recèle, qui garde, qui soustrait à la justice des choses volées.

15. Des Esseintes est le protagoniste d'*À Rebours* de J-K Huysmans. C'est un personnage solitaire, dégoûté de la vie mondaine. Il se retire dans une ville de la banlieue parisienne et recrée un lieu selon ses propres goûts : l'artifice supplante la nature, l'art est préféré à la vie.

[...]

Des nuances, des demi-teintes :
Évite le cri des couleurs,
Fuis l'éclat des tons querelleurs
Et discordants, sois Des Esseintes.

Jean Lorrain (1855-1906)
Les Griseries (1887)

L'auteur nous offre ici, dans ce poème dédié à Maurice Rollinat, poète qui lui-même s'inspire beaucoup de Baudelaire, une image du poète torturé et incompris, comme l'avait fait Baudelaire dans « L'Albatros ». Selon Marie Kryszewska, plus le poète tend à atteindre un idéal, plus il souffre de la réalité. Rollinat fût l'auteur d'un des premiers recueils décadents, sa poésie reste l'une des plus macabres.

Le hibou

À Maurice Rollinat

Il agonise, l'oiseau crucifié, l'oiseau crucifié sur la porte¹⁶
Ses ailes ouvertes sont clouées, et de blessures, de
grandes perles de sang tombent lentement comme des
larmes.

Il agonise, l'oiseau crucifié !¹⁷

Un paysan à l'œil gai l'a pris ce matin, tout effaré de soleil
cruel, et l'a cloué sur la porte.

Il agonise, l'oiseau crucifié.

Et maintenant, sur une flûte de bois, il joue, le paysan à
l'œil gai.

16. Pratique courante à la campagne. Clouer les oiseaux aux portes permettait d'éloigner le mauvais sort.

17. Dans « Nocturne » de Maurice Rollinat (*Les Névroses*), on retrouve ce procédé stylistique de la répétition. « L'aboïement des chiens dans la nuit / Fait songer les âmes qui pleurent/ (...) Ils ne comprennent pas ce bruit, / Ceux-là que les chagrins effleurent, / L'aboïement des chiens dans la nuit / Fait songer les âmes qui pleurent ».

Il joue assis sous la porte, sous la grande porte, où, les ailes
ouvertes, agonise l'oiseau crucifié.
Le soleil se couche, majestueux et mélancolique, - comme
un martyr dans sa pourpre funèbre ;
Et la flûte chante le soleil qui se couche, majestueux et
mélancolique.
Les grands arbres balancent leurs têtes chevelues,
chuchotant d'obscures paroles ;
Et la flûte chante les grands arbres qui balancent leurs têtes
chevelues.¹⁸
La terre semble conter ses douleurs au ciel, qui la console
avec une bleue et douce lumière, la douce lumière du
crépuscule ;
Il lui porte d'un pays meilleur, sans ténèbres mortelles et
sans soleils cruels, d'un pays bleu et doux comme la bleue
et douce lumière du crépuscule ;
Et la flûte sanglote d'angoisse vers le ciel, - qui lui parle
d'un pays meilleur.
Et l'oiseau crucifié entend ce chant,
Et oubliant sa torture et son agonie,
Agrandissant ses blessure, -ses saignantes blessures,-
Il se penche pour mieux entendre.

**

Ainsi es-tu crucifié¹⁹, ô mon cœur !
Et malgré les clous féroces qui te déchirent,
Agrandissant tes blessures, tes saignantes blessures,
Tu t'élance vers l'Idéal²⁰,
A la fois ton bourreau et ton consolateur.
Le soleil se couche majestueux et mélancolique²¹.
Sur la grande porte, les ailes ouvertes, agonise l'oiseau crucifié.

Marie KRYSINSKA (1864-1908)
Rythmes pittoresques (1890)

18. Marie Krysinska possède une formation au conservatoire de musique. On retrouve dans ses vers un rythme musical dû à la répétition de termes.

19. Comparaison du poète au Christ.

20. Référence baudelairienne.

21. La nature, immuable force, restera le dominant suprême et intemporel.

Laurent Tailhade dédicace ce poème à José-Maria de Heredia, considéré comme le maître du mouvement Parnassien. En reprenant un poème du même titre que celui d'Heredia (« Vitrail »), Laurent Tailhade assume son influence parnassienne qui passe notamment par la perfection de sa forme. Cependant, par un contre-pied final provocateur, le poète revendique sa nouvelle position symboliste.

Vitrail

À José-Maria de Heredia

[...]

Un soir de flamme et d'or hante la basilique,
Ravivant les émaux ternis et les couleurs
Ancestrales de l'édifice catholique.

Et soudain cuivre, azur, pourpre chère aux douleurs
Le vitrail que nul art terrestre ne profane
Jette sur le parvis d'incandescentes fleurs.

Car l'enseulement du coucher diaphane
Dans l'ogive où s'exalte un merveilleux concept
Intègre des lueurs d'ambre et de cymophane.

Les douze Apôtres, les cinq Prophètes, les sept
Sages²² appuyés sur les Vertus cardinales
Se profilent en la rosace du transept.

Améthystes²³ ! Bérils ! Sardoines ! Virginales
Emeraudes au front chenu des Confesseurs
Montant le Livre où sont inscrites leurs annales.

Les Martyrs en surplis d'écarlate, les sœurs
Marthe et Marie aux pieds du Maître qui s'incline
Et le vol blanc des Séraphins intercesseurs.

Bernard dans les vallons, Benoit sur la colline ;
Les Sibylles qu'Arnaud de Moles attesta
Près du Roi Christ féru du coup de javeline.

22. Dans la mythologie antique, figures issues de la mer qui auraient révélé aux hommes, avant le Déluge, la science, les arts et les techniques. Figures politiques et philosophiques ; les sept sages étaient sept anciens hommes. Association aux « douze apôtres et aux cinq prophètes » qui traduit la spiritualité avec le mélange des sources mythologiques et philosophiques.

23. Pierre précieuse fine violette. Le thème des pierres précieuses domine le poème, symbole de l'artifice prôné par la poésie fin de siècle.

Et plus haut en plein ciel un chœur d'enfants porte à
Notre-Dame²⁴, sur le vélin des banderoles,
Ces mots d'amour : « Ave, Felix coeli Porta²⁵ ! »

Telle, incarnant aux yeux les divines paroles,
Chaque verrière dans l'or mystique reluit,
Comme un jardin semé d'aveuglantes corolles.

Mais l'ombre gagne et le vain prestige²⁶ s'enfuit
Et les arceaux quittés n'ont plus de fleurs écloses
Pour les répandre sur la robe de la Nuit :

La sacrilège Nuit²⁷ -par qui meurent les Roses.

Laurent Thailade (1854-1919)

Vitraux (1892)

24. Titre que les Catholiques donnent à la Vierge Marie.

25. « Je te salue, Bien heureuse Porte du ciel ».

26. Ici, « prestige » a le sens d' « illusion », ce qui permet de comprendre la chute du poème.

27. Portant une majuscule, « Nuit » est une allégorie. Chute pessimiste du poème, la Nuit met un terme à l'aspect sacré décrit à travers le vitrail, qui ne vit que par l'impact du soleil. On pourrait ici lire une désillusion quant à l'influence spiritualiste qui n'est qu'éphémère.

Dédicacé à Maurice Nicolle, ce poème décrit la ruine d'une prestigieuse cité antique livrée aux Barbares et offre le spectacle de la Décadence de la civilisation. La nature, personnifiée tout au long du poème, envahit tout. La dédicace ne fait pas, ici, référence à un artiste mais à un célèbre médecin, qui a travaillé à Constantinople à l'époque où Pierre Quillard y était professeur. Cette dédicace exprime peut-être alors une forme de foi dans le progrès de la recherche scientifique, foi qui distinguerait Pierre Quillard de la plupart des symbolistes.

Ruines

À Maurice Nicolle

L'illustre ville²⁸ meurt à l'ombre de ses murs ;
L'herbe victorieuse a reconquis la plaine ;
Les chapiteaux brisés saignent de raisins mûrs.

Le barbare enroulé dans sa cape de laine
Qui pâit de l'aube au soir ses chevreaux outrageux,
Foule sans frissonner l'orgueil du sol Hellène²⁹.

Ni le soleil oblique au flanc des monts neigeux,
Ni l'aurore dorant les cimes embrumées
Ne réveillent en lui la mémoire des dieux

Ils dorment à jamais dans leurs urnes³⁰ fermées
Et quand le buffle vil insulte insolemment
La porte triomphale où passaient des armées,

28. Référence probable à Rome, non citée dans le poème. Il s'agit ici de la ruine de la ville tombée aux mains des barbares. Mais la cité évoquée peut aussi être Athènes ou Constantinople (où Pierre Quillard a séjourné).

29. Qui a rapport avec la Grèce. Ces mots peuvent faire penser que la cité décrite correspond aussi à l'ancienne Athènes.

30. Vase servant à conserver les cendres des morts. C'est de la mort des dieux qu'il s'agit ici, ce qui traduit le déclin de la religion et du spiritualisme.

Nul glaive de héros apparu ne défend
Le porche dévasté par l'hiver et l'automne
Dans le tragique deuil de son écroulement.
Le sombre lierre³¹ a clos la gueule de Gorgone³².

Pierre Quillard (1864-1912)
La Lyre héroïque et dolente (1896)

31. Cette plante ligneuse grimpante, à feuilles persistantes qui se fixent aux murs, symbolise la nature évoquée tout au long du poème et achève le tableau négatif de la cité en évoquant la ruine des vestiges mythologiques.

32. Monstre mythologique grec, à la chevelure de serpents, aux yeux étincelants et exorbités, qui avaient la capacité de pétrifier tous les êtres vivants qui s'exposaient à leurs regards mortels.

Annexe 1 : « Vitrail » de José-Maria de Heredia.

Ce poème, de José-Maria de Heredia, maître du mouvement parnassien, est l'écrit référent du poème « Vitrail » de Laurent Tailhade. Mais l'auteur symboliste lui a ajouté une chute provocatrice.

Vitrail

Cette verrière a vu dames et hauts barons
Étincelants d'azur, d'or, de flamme et de nacre,
Incliner, sous la dextre auguste qui consacre,
L'orgueil de leurs cimiers et de leurs chaperons ;
Lorsqu'ils allaient, au bruit du cor ou des clairons,
Ayant le glaive au poing, le gerfaut ou le sacre,
Vers la plaine ou le bois, Byzance ou Saint-Jean d'Acre,
Partir pour la croisade ou le vol des hérons.
Aujourd'hui, les seigneurs auprès des châtelaines,
Avec le lévrier à leurs longues poulaines,
S'allongent aux carreaux de marbre blanc et noir ;
Ils gisent là sans voix, sans geste et sans ouïe,
Et de leurs yeux de pierre ils regardent sans voir
La rose du vitrail toujours épanouie.

José Maria de Heredia
Les trophées, 1892

Annexe 2 : Tête de Méduse, Le Caravage.

La Gorgone est une créature mythologique. Autrefois très belle, elle subit la colère d'Athéna qui la transforma, elle et ses sœurs, en affreux monstres. Sa laideur provoquait, chez quiconque la regardait, une mort instantanée due à la peur extrême engendrée par une telle vision. Pierre Quillard, auteur de « Ruines », utilise cette figure pour traduire la dimension apocalyptique de la description des ruines de Rome.



Le Caravage - Tête de Méduse
Huile sur cuir marouflé sur un bouclier en bois de peuplier, 60x55, 1598,
Galerie des Offices, Florence (1598)